

## Comme une huile d'or, la luzerne...

Virgil Tanase

Number 24, July–August–September 1986

D'ici et d'ailleurs, la nouvelle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20532ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

### ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Tanase, V. (1986). Comme une huile d'or, la luzerne.... *Nuit blanche*, (24), 54–55.

# COMME UNE HUILE D'OR, LA LUZERNE...

*L'écrivain roumain Virgil Tanase, auteur du Portrait d'un homme à la faux dans un paysage marin et de l'Apocalypse d'un adolescent de bonne famille (traduits chez Flammarion en 1976 et 1980) a enrichi le domaine français d'œuvres directement écrites dans notre langue: L'amour, l'amour, roman sentimental (1982) et C'est mon affaire (1983). Il a aussi participé à la version française des Morts incertaines, anthologie de nouvelles roumaines aussi parue chez Flammarion (1983).*

par Virgil  
Tanase

C'hère *Nuit blanche*, vous m'avez demandé un texte inédit et celui que je vous remets aujourd'hui l'est forcément puisque mon éditeur a refusé, avec tous les égards mais refusé quand même de le compter parmi ceux que je lui dois. Un jour, entre deux portes, il m'avait dit :

— Voyons, pourquoi ne nous feriez-vous pas cette fois-ci un bon petit roman heureux, une belle histoire d'amour qui finisse bien, plus encourageante pour les jeunes et pour les hommes qui apprécient les femmes que vos autres écrits, certes remarquables mais qui ôtent toute envie de vivre, si ce n'est en compagnie des chiens ?

Le temps a passé — le temps passe toujours lorsque l'on s'y attend le moins ! Et quelques semaines ou mois plus tard, je lui ai présenté ces quelques pages qui ne sont, de toute évidence, qu'un projet :

J'ai aussitôt su que ce ne serait pas un jour comme les autres, certes, d'un point de vue strictement personnel, intime, privé :

— Aujourd'hui, on vous met en réanimation, m'avertit avec beaucoup d'obligeance l'infirmière venue ramasser les débris de la nuit.

Sans vouloir porter atteinte au prestige d'une ville si réputée pour son micro-climat et ses monuments d'architecture, et dont le conseil municipal se donne autant de mal pour rendre la vie des citoyens saine et agréable, une ville où, somme toute, je fus entouré d'une vive cordialité et de soins exceptionnels, je dois pourtant avouer qu'il est particulièrement déplaisant de tomber malade en voyage, loin de tous ces objets familiers qui soutiennent vos habitudes et vos manies, loin de ceux qui peuvent venir vous apporter un soulagement moral ou au moins une distraction sans préjudicier leur

activité professionnelle, loin de sa banque, loin d'un paysage suffisamment connu pour pouvoir le projeter de mémoire sur les murs blancs du salon soudain illuminé par un coucher de soleil coutumier et rassurant... Certes, au fil des jours, des semaines, des mois on s'y fait : le corps, le premier à nous trahir, par sa nature même plus près de nos éternels ennemis, les vers et la luzerne, que de l'idée de l'homme, mon corps s'était si bien installé dans sa lente décomposition qu'il commença à se poser toutes ces questions dont est agité à tort, depuis la nuit des temps, l'esprit de notre intelligence : pourquoi vouloir quitter un établissement où l'on est pris en charge par la sécurité sociale ? pourquoi se traîner, souvent à l'aide de béquilles très encombrantes, jusqu'au bord de l'eau, s'agenouiller dans le sable et regarder les vagues qui n'ont aucune forme définie et, de ce fait, ne peuvent nullement prétendre à une place dans la hiérarchie des arts ? pourquoi avoir envie, sans même avoir quitté le pyjama de l'hôpital, de se réfugier, aussitôt après, dans le premier bistro du port pour se soûler la gueule en compagnie des filles et de marins qui, eux aussi, les unes comme les autres, ne sont, à leur tour, qu'une espèce de flots, à peine plus solides que la mer ?

De sorte que l'idée de recevoir un plus de vie par les vertus et assiduités d'une machine médicale à même de m'épargner les désagréments que l'on rencontre habituellement dans les milieux pas du tout ou peu aseptisés, me fit plaisir, ce qui ne devrait pas étonner ceux qui connaissent tant soit peu la nature de l'homme. J'étais un clown, pratiquement un clown, ou un de ces animaux que l'on présente dans les foires : un ours, peut-être blanc, autrefois polaire, avec un haut-de-forme en papier, juste bon pour divertir la foule, ce qui, en fin de compte est à peu près réjouissant : la bête se sent importante, elle s'imagine appartenir à la communauté humaine, elle se donne une conscience sociale et les gens s'amusent — les gens s'amusent toujours lorsqu'un ivrogne tombe et se cogne la tête contre le pavé et si, en essayant de se lever, il perd encore une fois son équilibre et s'écroule en heurtant



un escalier ou un mur pour avoir le nez en sang, alors leur bonheur est au comble — oh! ah! l'odeur des pins et les feuilles des bouleaux qui flottent comme autant de gouttes d'une huile d'or sur la face du lac dont nous explorons les berges tandis que grand-mère nous surveille avec des jumelles... cette douleur, cette insoutenable douleur, comme une boule d'ouate, comme une ouate de plomb qui nous remplit les poumons et nous déchire les bronches... n'avoir pour horizon que le mur blanc d'un hôpital pour y dessiner des imaginations comme si l'on était encore vivant, comme si l'on n'était pas déjà une bonne petite part de ver mêlée à une part de luzerne!

Alors ça fait plaisir lorsqu'on vous met en réanimation.

L'infirmière me conduisit par des couloirs à peine éclairés et des escaliers qu'il nous fallait tantôt monter, tantôt descendre, à travers des salons désaffectés où il ne restait que quelques lits, quelques malades oubliés ou, au contraire, des pièces encombrées par tout un matériel hors d'usage mais qui aurait pu servir encore dans un cas exceptionnellement grave: épidémie, guerre, catastrophe naturelle, etc., en franchissant des portes vitrées, des terrasses, des laboratoires et des cours intérieures jusqu'à cette fameuse salle de réanimation.

C'était une maison à un étage.

Les portes étaient fermées et nos clefs n'arrivaient pas à les ouvrir. «Ne me laisse pas seul», j'ai dit, apeuré par toutes ces installations médicales — poumons métalliques, masques d'oxygène, tuyaux, consoles avec plein de cadrans et des aiguilles frémissantes, des instruments étranges, étincelants. Finalement nous réussîmes à débloquer une fenêtre, la jeune fille se faufila à l'intérieur et ouvrit la porte de la véranda qui donnait sur le lac. Le demi-sol était occupé par le garage où il y avait une petite chaloupe et, hissés sur les poutrelles, deux canoës. Les pagaies se trouvaient dans le réduit d'à côté. Le niveau habitable comprenait un hall avec coin cuisine, trois chambres sur la gauche et, au fond, la douche et les toilettes. De la véranda on apercevait, sur notre droite, le village dont l'église projetait sur le ciel mou son clocher en bois; sur notre gauche, émergeant de la forêt de sapins, chacune des trois pointes qui s'avançaient dans l'eau violette marquait le terminus de nos excursions d'autrefois qui avaient commencé en s'arrêtant à la première pour atteindre par la suite la plus lointaine, tandis que de sa chaise longue, grand-mère nous surveillait à l'aide d'une grande paire de jumelles...

— Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai, m'interrompit-elle. Tu mens. C'est ma grand-mère à moi qui nous...

— Pas du tout. Même qu'une fois j'ai collé du papier noir sur les œilletons. Puis, je l'ai regretté lorsqu'au retour je me rendis compte que mes rondelles étaient toujours là... comme si tout d'un coup je me trouvais seul au monde. Alors à la première occasion je me suis sauvé et finalement on m'a mis chez les bons pères.

Elle riait:

— Mais c'est pas vrai. C'est moi qui ai voulu partir et mes parents m'ont envoyée chez les sœurs — tout ça je te l'ai raconté en chemin... Et comme je n'avais pas assez d'argent pour m'acheter des robes, je me faisais plaisir en m'offrant des bas, des bas somptueux...

— Solveig, Solveig, je t'aime! je me suis écrié.

Elle était en train de cuire des œufs.

— Je t'aime.

Alors elle enleva sa veste d'homme, débou-tonna sa blouse et sortit des coupes de son soutien-gorge ses deux seins, l'un en or, l'autre en diamant.

— Et puis, à la fin des vacances, lorsque les premiers vents de l'automne emportaient les feuilles jaunes des bouleaux qui flottaient au bord de l'eau comme autant de gouttes d'une huile d'or...

Cependant, avec les mêmes gestes mesurés, elle enleva sa jupe, ses bas de soie, sa peau, sa chair, ses os et me laissa voir le ciel avec toutes les étoiles qui brillaient, humides, au-dessus de la forêt.

— Solveig, Solveig, je t'aime! je lui ai dit et alors elle enleva la nuit qui glissa à nos pieds comme un linge de terre, comme un champ de luzerne mou et parfumé.

— Je vais me laver les cheveux, dit-elle et...

Mon texte s'arrêtait là.

— Et puis?

— Ah, non! Pour qu'une histoire soit heureuse, il faut savoir l'arrêter à temps. Sinon l'on se retrouvera une fois de plus avec, sur les bras, un de ces romans qui font pleurer les femmes et les enfants, qui poussent les hommes à se soûler comme des bourriques et que Dieu lui-même ne saurait regarder, si jamais cela lui tombe sous les yeux, sans aussitôt se mettre à dégueuler, donnant ainsi naissance à d'autres mondes en tout point pareils au nôtre, pouah! ■